

Penser et agir à la Renaissance. Thought and action in the Renaissance. Sous la direction de PHILIPPE DESAN et VÉRONIQUE FERRER. Genève, Droz, « Cahiers d'Humanisme et Renaissance », 2020. Un vol. de 568 p.

Fruit d'un colloque international franco-américain organisé à Chicago en 2017 puis à Paris en 2018, *Penser et agir à la Renaissance* interroge à nouveaux frais les rapports de la pensée et de l'action au XVI^e siècle, en sondant la manière dont l'actualité peut influencer la démarche intellectuelle, et réciproquement. L'avant-propos de Philippe Desan et de Véronique Ferrer présente les penseurs de la Renaissance « à l'épreuve de l'histoire ». Ces derniers, dont les réflexions se diffusent largement grâce à l'imprimerie, sont confrontés à des bouleversements culturels, religieux et politiques profonds : ils sont alors sommés de faire des choix, notamment celui de l'écriture comme engagement ou comme refuge ; sommés d'agir au risque de l'impuissance et au péril de la mise à l'écart, parfois à l'encontre des principes qu'ils ont pu défendre ; sommés encore de porter un regard réflexif sur leurs pratiques, en particulier sur l'articulation problématique entre vie active et vie contemplative. Dans la confrontation aux événements, en dépit des doutes lancinants et des inévitables échecs, ces penseurs découvrent la puissance de leur implication et de leurs textes.

La première partie de l'ouvrage montre justement que les intellectuels de la Renaissance ont su « penser en actes ». Marie Barral-Baron considère les rapports complexes d'Érasme à la censure et la manière dont l'humaniste, sous le poids des calomnies, a réclamé l'interdiction des ouvrages de ses adversaires. Marina Mestre Zaragozá étudie, elle, l'engagement de Jean-Louis Vivès en faveur de la paix tel qu'il se manifeste dans son *De concordia et discordia* (1529), tandis que Marie-Claire Phélippeau brosse le portrait de Thomas More en « utopiste sans illusions », à la fois porteur d'un projet de réforme sociale et farouche défenseur de l'Église catholique. Le parallèle entre deux humanistes structure l'article même d'Olivier Millet, qui oppose les figures de Michel Servet, tenant de la Restitution, et de Jean Calvin, tenant de la Réformation. Grâce à Max Engammare, on découvre encore le combat de ce dernier pour la suppression des fêtes chrétiennes à Genève. Véronique Ferrer, enfin, retrace le parcours d'un autre éminent réformateur, Guillaume Farel, qui contribue tant à organiser qu'à politiser et à confessionnaliser la Réforme francophone.

Intitulée « Agir en pensant », la seconde partie de l'ouvrage s'attache à la valeur performative de la production écrite savante et à sa capacité à influencer sur la conduite des lecteurs comme sur le cours des événements. Charles Quint est dépeint par Denis Crouzet en « empereur historien et pédagogue », cherchant à former son fils Philippe par le biais de ses *Commentaires*. Toujours au sujet de l'historiographie, Concetta Cavallini s'intéresse aux implications politiques des choix linguistiques de François Guichardin et de Paul Jove. L'article de Mireille Huchon permet de saisir François Rabelais autour de l'année 1533, éditeur de Clément Marot et auteur de l'*Almanach pour 1535*, œuvrant à la diffusion de l'évangélisme. Jacques Grévin est également présenté, à travers la diversité de ses activités de poète, de médecin et de traducteur, comme un humaniste engagé par Rosanna Gorris Camos. Marie-Christine Gomez-Géraud envisage, elle, par-delà les prises de position en faveur de Michel Servet, la cohérence de la démarche de Sébastien Castellion, dont la maîtrise rhétorique vise à apaiser les passions politico-religieuses. En dépit de leur divergence confessionnelle, le souci d'une revalorisation de la pensée unit l'humaniste protestant savoyard à Étienne de La Boétie selon Philippe Desan, qui analyse le processus de conciliation judiciaire défendu par le juriste catholique.

Alors que la deuxième partie de l'ouvrage se conclut sur la séparation de la pensée et de l'action au fondement de la conception boétienne de la liberté, la troisième partie relance l'interrogation sur l'équilibre « entre action et contemplation ». Eugenio Refini scrute ce dernier dans la vie et l'œuvre d'Alessandro Piccolomini, en particulier dans sa production théâtrale, la

dramaturgie apparaissant comme un moyen terme entre théorie et pratique. Jean Bodin, comme l'expose Sara Miglietti, a, pour sa part, œuvré à redéfinir l'opposition entre action et contemplation grâce à sa théorie de la « réflexion », conçue comme jouissance de la lumière divine venant combler l'âme humaine. Michel de L'Hospital, lui, a été animé par la quête d'un idéal éthique de modération, perceptible tant dans sa recherche d'un style « moyen » que dans sa défense de la tolérance et de la cohabitation pacifique, ainsi que l'analyse Loris Petris. Ingrid A. R. De Smet met au jour une volonté similaire, chez Jacques Auguste de Thou, de conjuguer le souci de l'action politique et l'attrait pour une retraite lettrée, dont le souvenir a pourtant été effacé.

Dans la continuité de ce constat sur la valeur de l'engagement, la quatrième partie de l'ouvrage, sous le titre de « Politique et action militante », s'attache aux théorisations et aux évaluations de l'action politique. John P. McCormick s'intéresse aux analyses machiavéliennes de la révolte des Ciompi et montre que le peuple est loin d'apparaître, dans les *Histoires florentines*, comme une force d'usurpation illégitime. Deux articles sont ensuite consacrés à Michel de Montaigne : George Hoffmann réaffirme les convictions catholiques du magistrat à travers l'étude de la profession de foi prononcée par ce dernier en 1562 ; Frank Lestringant, lui, envisage l'essayiste en lecteur de Francisco López de Gómara, réagençant et détournant le récit espagnol pour faire l'éloge des victimes de la colonisation et blâmer les *conquistadores*, ainsi que leurs historiens. Le parcours militant de François Hotman est retracé par Hugues Daussy, qui s'attache à l'intense activité de publication du juriste réformé, grâce à laquelle ce dernier prend part à la polémique politico-religieuse dès les années 1559-1560. Du côté catholique, comme le montre Jean Balsamo, le cardinal Charles de Lorraine participe à la controverse religieuse par son activité de patronage, notamment par sa commande d'une traduction de la *Cité de Dieu* à Gentien Hervet (1570). Amy Graves Monroe, enfin, étudie l'éthique de l'action de François de La Noue et sa réflexion autour de la résistance légitime des protestants et des « malcontents ».

La dernière partie de l'ouvrage s'attache à « l'engagement des philosophes ». Armando Maggi sonde les rapports ambigus de Jérôme Cardan et de Jean-Baptiste Della Porta à l'Église catholique, entre allégeance proclamée et irrespect de l'orthodoxie. Avec Thierry Gontier, on envisage la convergence du savoir et du pouvoir dans la pensée de Francis Bacon qui, contre l'idéal d'une vie de contemplation et de repos, cherche à insuffler à la science la dimension spéculative des arts mécaniques, dans l'espoir que celle-ci puisse être utile au plus grand nombre. Au terme de l'ouvrage, Steffen Huber brosse le portrait de l'humaniste polonais Andreas Fricius Modrevius, défenseur d'une réforme juridique de l'État d'inspiration érasmienne, publiquement réduit au silence par ses opposants à partir de 1560 mais qui jamais n'a renoncé à la philosophie.

Les vingt-cinq articles de l'ouvrage explorent les diverses motivations et modalités de l'engagement des intellectuels au service de la cité. La démarche historique et monographique permet de contextualiser précisément les parcours d'une pluralité de penseurs européens, catholiques ou protestants, dans le tumulte des polémiques religieuses et des conflits armés qui ponctuent le siècle. L'ensemble des articles prête également une attention méticuleuse aux savoirs eux-mêmes, qu'ils soient théologiques, philosophiques ou politiques, ainsi qu'à leur mode de diffusion, l'articulation de la pensée et de l'action à la Renaissance prenant sens dans une culture de l'écrit et de l'imprimé. L'activité savante, y compris poétique, se trouve réinscrite dans la continuité de l'action : l'humanisme apparaît alors non seulement comme un ensemble de savoirs sur l'être humain mais également comme une somme de pratiques intellectuelles en dialogue avec les sociétés dans lesquelles elles s'inscrivent. La vaste galerie de portraits que constitue l'ouvrage déconstruit, enfin, l'image idéalisée de plusieurs grandes figures de la Renaissance – Érasme en défenseur inconditionnel de la liberté d'expression, More en chantre de la tolérance religieuse, La Boétie en partisan de la révolte –, au profit de descriptions plus

nuancées et plus justes. Ce panorama fort ambitieux pourra encore être complété, comme l'appellent déjà de leurs vœux Véronique Ferrer et Philippe Desan, par de nouvelles études sur Luther, Bruno ou Ficin ; il promet déjà de l'être, du côté des penseuses, grâce au regain d'intérêt suscité, par exemple, par la vie et l'œuvre de Marie de Gournay.

ALICIA VIAUD